

DOMINIQUE BARBÉRIS

LA VIE
EN MARGE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'HEURE EXQUISE, *roman*, 1998.

LE TEMPS DES DIEUX, *roman*, 2000.

LES KANGOUROUS, *roman*, 2002.

CE QUI S'ENFUIT, *nouvelles*, 2005.

QUELQUE CHOSE À CACHER, *roman*, 2007 (« Folio », n° 4964).

BEAU RIVAGE, *roman*, 2010.

Aux Éditions Arléa

LA VILLE, *roman*, 2009 (Arléa-Poche).

LA VIE EN MARGE

DOMINIQUE BARBÉRIS

LA VIE EN MARGE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2014.*

Extrait de la publication

À Sylvie Thorel-Cailleteau

Je vois très bien l'hôtel où il est descendu : il se trouve juste au col, en bordure de la route, un vieil hôtel traditionnel mais confortable, des doubles vitres aux fenêtres à cause du froid des hivers montagnards, des volets verts, des bacs à géraniums, un cuisinier de carton moustachu avec sa toque présentant le menu et tournant en plein vent (le cuisinier et le menu) sur l'aire de gravillons qui sert de parking aux voitures.

Il y avait beaucoup de vent et il faisait un froid glacial au moment où il s'était garé, assez tard. Il fait toujours plus froid au col ; c'est là que le vent se lève. Les gens qui descendaient dîner l'avaient croisé dans l'escalier, un de ces escaliers à rampe de bois, aux marches incommodes, couvertes d'une moquette imitant les tapis d'Orient. L'hôtel ne disposait pas d'ascenseur ; tout était à l'ancienne. Pour bagage, il n'avait qu'une mallette de représentant qui pouvait contenir des documents de travail ou quelques affaires.

Il avait demandé une chambre tranquille. Il avait insisté ; il avait besoin d'une bonne nuit, n'être pas dérangé, à

cause de la fatigue. On lui avait donné la 20, au deuxième étage, tout au fond du couloir (l'Hôtel du col était loin d'être plein). La chambre mise au nom d'Embert, *Embert Richard*, domicilié dans la région parisienne : Cergy? Ivry? je ne saurais plus dire; pour moi, ce sont des noms interchangeables.

Il était redescendu vite. Il était rare qu'il y eût des arrivées après vingt heures et le cuisinier qui habitait en bas, la ville dans la vallée, accélérât le service parce qu'il avait de la route à faire le soir.

On lui avait donné une place en bout de salle, face à la baie vitrée. Un petit sapin clignotait et se reflétait dans la vitre avec ses ampoules lumineuses bleues et roses en forme de fleurs de fuchsia. Face à la baie vitrée – ses couverts, le menu devant lui –, il avait l'air d'un homme en déplacement pour son travail, comme tant d'autres; comme les autres, il avait l'air perdu dans la contemplation des lumières de la vallée. Les hommes ont tous la même fascination pour les lumières dispersées dans le noir.

L'hôtelier, qui avait recueilli avec satisfaction sa commande du menu le plus cher agrémenté d'un vin de qualité, lui avait dit d'un air de confiance : « On annonce de la neige pour ce soir. »

Et Richard Embert, en fermant le menu, avait eu le comportement approprié : un hochement de tête affable, – un assentiment? un signe d'espoir? le genre de signes qui vous rattache à la communauté des hommes. Jusqu'au bout, il ferait ce qu'il fallait pour s'y rattacher. Il donnerait le change. Il avait posé un magazine sur la table, comme font parfois les hommes seuls. Mais il ne lisait pas.

Il regardait toujours vers la vallée. L'hôtelier avait dit qu'il donnait l'impression d'un homme à l'aise, d'un homme absolument banal. Représentant, peut-être? L'hôtelier avait dit : « sportif, bien conservé ».

L'hôtelier est aimable et très gras. Je le connais un peu. Il est venu deux ou trois fois au dispensaire. Je ne serais pas étonnée qu'il finisse avec un diabète.

La ville s'étire en long dans la vallée; elle est resserrée par la chaîne des montagnes. Les lumières soulignaient l'alignement des rues parallèles, selon le plan très simple d'une ville plutôt récente – une ville-couloir. (Au bout, à une des extrémités, les lumières, plus nombreuses, étagées, forant le noir, de petits immeubles, des tours de six ou sept étages et celles du centre commercial du quartier des Dolmettes.)

C'est une ville assez triste, tournée vers l'activité industrielle. Il y avait peu de lumières dans la montagne, des points ici ou là. En altitude, en dehors de quelques villages, la montagne est austère et presque inhabitée.

D'où se tenait Richard Embert, on ne pouvait pas voir la tristesse de la ville. De toute façon, je suis sûre qu'il ne la considérait pas sous l'angle de la beauté. Il cherchait la maison; il savait qu'elle était vers l'enseigne rouge du centre commercial. Des vitrines clignotaient. Des voitures se déplaçaient, traversaient le couloir que forme la vallée (de petits points lumineux mobiles entre les points fixes, des mouvements de va-et-vient, les voitures comme des poissons lumineux). C'était la circulation peu nourrie du dimanche soir, la tristesse propre au dimanche soir, cette petite dépression liée à la diminution sensible de l'activité,

à la fermeture des commerces. L'intervalle entre les passages augmentait. C'était comme si le corps de la ville se ralentissait, se détendait, n'était plus agité, de temps en temps, que par de légers spasmes. On se rapprochait du moment où plus aucune voiture ne se détacherait du réseau fixe des réverbères de l'éclairage public, et alors, plus rien ne bougerait, plus rien ne se passerait ; on ne saurait plus où aller ; il faudrait se débrouiller seul. C'est le moment où les malades m'appellent (heureusement qu'il y a les services de garde de l'hôpital – en l'espèce, la polyclinique Saint-André, dont les structures pavillonnaires, récemment modernisées, se trouvent en altitude, sur une des côtes de la ville).

Certaines voitures s'en allaient tourner assez loin, sur la bretelle d'accès à la route à grande vitesse qui permet de sortir de la vallée, et on voyait aussi les lumières d'un train. La voie de chemin de fer passe contre la montagne. Les phares de la motrice avaient troué le soir brumeux. Richard Embert avait suivi le train des yeux pendant qu'on servait son potage (c'était le menu d'hiver) ; le train était entré dans le tunnel qui traverse la chaîne. Probablement le TGV qui ralliait Lausanne.

Il tournait le dos à la salle où dînaient d'autres voyageurs. Surtout des gens qui venaient de Suisse et pour lesquels l'hôtel était une première étape, presque une étape gastronomique de leur itinéraire. Après ils « descendraient » vers le centre, Paris, Versailles, les châteaux de la Loire, Blois et Amboise. Ils goûtaient le vin local, le respiraient, l'aéraient pour en observer la couleur. Ils parlaient fort, le vin aidant, l'hostilité de la montagne et du froid conjurée. Ils semblaient heureux.

« La Suisse est de l'autre côté de la chaîne », avait dit l'hôtelier en resservant du vin, et, comme l'homme qu'il servait regardait toujours la vallée : « En été, avec le balcon des montagnes, la vue est magnifique. Mais le soir, naturellement, on ne voit rien, il faudrait venir à l'heure du déjeuner. Revenez me voir à l'heure du déjeuner. Le patron avait ri. Décembre avait été doux et pluvieux ; la neige n'avait touché que les sommets ; seule une ligne blanche irrégulière permettait de faire la différence entre le ciel et la pierre, entre la nuit et la montagne. (En plein été, certaines nuits particulièrement noires, quand il n'y a pas de neige du tout, depuis la plaine étroite qu'occupe la ville, on pourrait croire la montagne disparue ; les ténèbres sont indifférenciées ; on pourrait croire que la ville se tient dans une grande plaine laide et rase, c'est une impression très curieuse. Le contraire de ce qui arrive dans l'Ouest, sur les plaines aérées et salées, quand des nuages venus de la mer, façonnés par le vent, forment d'énormes massifs crémeux qui ont l'air de boucher le marais – et on a l'impression qu'une énorme montagne, une curiosité géologique a poussé là, comme au Japon ou au Tibet.)

« Pour le réveillon de la Saint-Sylvestre, dit le patron, nous avons une formule spéciale au champagne, si vous restez dans la région, je vous donne le menu, au cas où. Nous avons fait un petit effort. Ce n'est pas tous les jours qu'on change de millénaire. »

Richard Embert accepta le menu, y jeta un coup d'œil, le posa sur la table.

« Il y a un lac sur la droite, dans l'autre vallée, à Megey, tout près de la frontière », avait poursuivi le patron ; il avait

fait un geste large. « On ne le voit pas d'ici. Il est moins grand que le Léman, mais quand même. Les rives sont très sauvages. Si vous venez faire du tourisme, c'est une excursion que je conseille. » Richard Embert avait paru pour la première fois attentif. Il avait posé une question sur les distances. Il avait demandé si la frontière coïncidait avec un des massifs, si le passage était facile.

« Disons que ce n'est pas le plus surveillé. Le poste est tout petit. Une guérite. Il n'y a que des skieurs qui traversent, ou des frontaliers, le trafic est purement local. Ici, dès que la neige arrive, on est dans un cul-de-sac. Il vaut mieux le train. Vous vous rendez en Suisse ? » avait demandé le patron en ôtant l'assiette creuse, mais l'homme avait esquivé la réponse, ou avait donné une réponse en l'air, sans préciser, avait dit qu'il venait pour un « déplacement », un « rendez-vous », avait menti. La vie de Richard Embert n'était qu'une suite de mensonges. L'hôtelier en avait déduit qu'il se rendait en ville, comme pas mal de ses habitués.

La ville, je la connais ; j'y travaille comme infirmière libérale. Je connais ses rues parallèles. La plus importante, la plus « commerçante », avec des magasins d'optique, des lunetiers ; il y a des usines de montures de lunettes dans la région ; c'est même notre spécialité : nous avons, comme on dit maintenant, une « expertise » dans le moulage des formes de plastique. La place Charles-de-Gaulle, ses agences bancaires, l'Hôtel de Ville, un bâtiment en béton assez laid. Un magasin spécialisé dans les tenues de sport, les anoraks. La vitrine encore éclairée de la seule boutique un peu chic (Eva ? Diana ? Véra ? le nom

m'échappe) où on vend des robes de soirée, je veux dire de vraies robes de soirée, celles des marques, je ne parle pas des chiffons de tulle noir ou de lurex que j'ai achetées parfois en prévision du réveillon dans de grandes surfaces. Un cinéma où passait le dernier blockbuster. C'est le plus récent des cinémas, derrière la place Charles-de-Gaulle; les salles ont été refaites. C'est devenu un multiplex. Il y a un autre cinéma près de la gare. La gare se trouve à l'est, un bâtiment classique taillé dans la pierre des montagnes, un auvent de verre sous l'horloge, un fast-food, des vendeurs de sandwiches, des vendeurs de kebabs, deux ou trois taxis à l'arrêt devant la porte des arrivées, et deux quais parallèles – le quai numéro 1, le quai numéro 2, le dernier adossé au rempart des montagnes. Ce n'est pas une grosse gare, mais il y a du trafic à cause de la frontière. Quand on attend le train au quai numéro 2, on a la roche nue derrière soi. Des flèches tracées à la chaux indiquent des distances, ou des zones d'aiguillage. Les chauffeurs de taxi écoutent la radio en attendant la clientèle – je connais bien la ville. Le café en face de la gare s'appelle Le Départ. Au début, Jean-Marc me donnait rendez-vous au Départ; il a été entièrement rénové, noir et inox, dans un style italien. Il y a aussi la gare routière; les cars qui desservent les villages de la vallée ont leur arrêt sur le parking.

*

Richard Embert décida de faire un chèque. L'hôtelier ne se méfierait pas pour une somme intermédiaire. Il suffirait de tendre le chèque avec désinvolture, de

plaisanter («Vérifiez que je n'ai pas oublié de signer, ça m'arrive»).

Ce devait être le dernier dîner qu'il ferait avant longtemps, et il en profitait, y compris le dessert, le café et des mignardises. Il avait redemandé du pain. Il était même probable qu'il en eût emporté un ou deux morceaux avec lui, en les glissant dans sa mallette. Je pense qu'elle lui servait surtout à ce genre de larcins, du sucre ou du pain sur les tables. Il dut lui arriver, la nuit, de fouiller les poubelles, non qu'on y trouve grand-chose : des journaux, ou des restes, des paquets de biscuits entamés, des gobelets, des bouts de McDo avec une tranche de fromage caoutchouteux. Un peu de fauche aussi; un fruit par-ci par-là, sur un éventaire, dans les commerces qui vendent au détail. Je ne veux pas dire qu'il avait l'apparence d'un clochard. Tout au contraire. Ils le soulignaient dans le journal. Soigné. Une excellente présentation. Des yeux gris-vert, grand, rasé de près, vêtu d'une veste en cuir qu'il avait suspendue au dossier de sa chaise.

Quand le repas avait été fini, Richard Embert avait repoussé sa chaise, proposé de régler immédiatement son addition; il avait dit : «Je me lève tôt demain, le travail», avait tendu son chèque, jeté un dernier regard aux lumières clignotantes, rougeâtres dans la vallée, qui désormais remuaient moins. Il n'y avait plus que celles des réverbères en forme d'yeux globuleux (le ruban que formait l'avenue de la Libération, vue d'en haut), les néons de la quatre-voies, et le nimbe orangé des clochers des églises Saint-Pierre et Saint-Michel. Le petit sapin continuait à éclabousser vaillamment la vitre avec sa verroterie

bleue et rose. À nouveau, un train était passé, les lumières d'une autre motrice, à nouveau, s'étaient enfoncées dans le tunnel.

L'escalier sentait l'odeur chaude de la cuisine, mais l'odeur avait disparu au second étage, là où était sa chambre. Les radiateurs chauffaient, mais les murs restaient froids, le chauffage avait dû être allumé assez tard dans le couloir. Il avait croisé un couple de clients suisses qui redescendaient prendre un verre, puis il avait tourné sa clef dans la serrure.

Pour la suite, je me limite à ce qu'il y a de plus probable. Il avait fermé les épais volets de bois verts, ou s'était contenté de tirer le rideau à fleurs, parce qu'à travers, la nuit restait visible. Il avait dû regarder un moment ce qui arrivait par la route, mais rien ne passait. La route était toute noire. Elle tournait en descendant après le col. Le vent était tombé. Peut-être avait-il attendu la neige comme tout le monde l'avait fait ce soir-là plus ou moins. Mais de ce côté-là non plus, rien ne venait. La veilleuse de la réception de l'hôtel rosissait à peine le goudron et les carrosseries des voitures garées sur le parking. Comme il n'y avait plus de vent, le cuisinier de carton qui présentait le menu s'était stabilisé dans une position perpendiculaire à la route.

Il avait allumé la télévision et passé en revue plusieurs chaînes : des chaînes françaises, suisses, allemandes, la réception était très large dans cette zone frontalière. Chaque pression sur la télécommande faisait surgir des images différentes (l'important étant que toutes ces images fussent différentes, équivalentes mais différentes), avec le son qu'il avait mis très bas, il avait regardé un journal,

rien ne le concernait; le journal avait commencé par la politique, il avait ensuite bifurqué vers des nouvelles sans intérêt, donné des résultats sportifs; il ne se passait pas grand-chose en cette fin d'année, seule la nuit avançait. Puis il avait regardé des films (on aurait dit des films muets), des documentaires, des débats, des séries, des visages, des matches qui avaient lieu en tous les points du globe, les matches tous pareils, le sport du dimanche soir quel que soit le point du globe, le même ennui, les joueurs courant d'un bout à l'autre du terrain. Et après avoir épuisé les possibilités offertes par la télévision, après avoir suivi la fin d'une série américaine, Richard Embert avait éteint le poste. Il était resté un moment, couché à plat dans le noir. Par réflexe, il explorait mentalement le couloir en dessous de lui : l'escalier de secours, l'escalier de service, repérer les issues en cas de problème. Il pensait à l'argent; il n'avait plus un sou; il n'avait plus accès à un distributeur automatique (les transactions laissaient des traces). Une fois éteint, le petit téléviseur bombé fixé au bout d'un bras articulé à la corniche du plafond ressemblait à une caméra de surveillance. Le froid faisait craquer les canalisations. C'est peut-être à ce moment que l'idée lui est venue, l'idée du lac parmi d'autres hypothèses, une fois *la chose* faite; c'était risqué, mais il n'avait pas le choix. Il pourrait passer la frontière, et qui sait, embarquer. Aborder à une rive inconnue. Survivre.

Finalement, la neige n'était pas tombée dans la nuit.

Le lendemain, qui était un lundi, après le petit déjeuner (inclus dans le prix de sa chambre), Richard Embert descendit vers la ville par la route du col. Il y a une pente forte à 30 %, la route est malaisée en raison des virages. Dès qu'on arrive sur le plateau, c'est plus facile, une quatre-voies donne accès à la vallée.

Il faisait toujours froid et gris, le gris d'hiver des matins de montagne, humide et saturé de brouillard. C'était ce qui équivalait chez nous à l'heure de pointe. Les voitures et les fourgonnettes descendaient des villages vers la vallée, où se trouve le principal « bassin d'emploi ». Il se mêla à ce flot régulier. Il ne chercha pas le centre, celui qui, la veille, redessiné par l'éclairage, se déployait en un réseau de lumières chaudes comme celles de minuscules bivouacs. Il n'hésita pas ; il avait une excellente mémoire. Pendant un moment, il tourna dans une zone excentrée, pavillonnaire, au débouché de la vallée. Il s'arrêtait à des feux, tournait à gauche, tournait à droite, prenait les rues l'une après l'autre. Les maisons les plus récentes avaient l'architecture de faux chalets. Certaines s'ornaient

de Pères Noël de plastique gonflables qui escaladaient des cheminées.

Il se gara sur le parking du centre commercial, se promena dans la galerie marchande. Il y régnait, comme dans toutes les galeries marchandes, une suffocante odeur de croissant chaud et d'assouplissant pour lainage à la lavande. Des guirlandes aux franges métallisées s'entrecroisaient au-dessus des caisses, et ruisselaient sur le sapin placé près du bureau d'accueil. Le même Père Noël gonflable et hilare d'importation chinoise était posé sur le dallage de l'allée centrale à côté de paquets cadeaux du même rouge que son capuchon.

Les acheteurs se présentaient par vagues. La première arriva vers dix heures. Ils poussaient avec de grandes précautions leurs chariots et faisaient sans arrêt coulisser les portes automatiques. L'enseigne en larges lettres lumineuses de l'hypermarché barrait le fond des rochers au point qu'elle paraissait inscrite sur la base de la montagne. Les sommets avaient disparu dans le brouillard. Il y avait un défilé ininterrompu de voitures à la pompe à essence.

Je ne sais pas comment il occupa sa journée : il utilisa les toilettes qui se trouvaient au bout de la galerie et dont les lavabos constamment actionnés, le carrelage passé à la serpillière étaient en permanence humides. Vers midi, il prit un café, un peu de pain et de fromage ; il sortit son magazine et, assis à une table de la cafétéria, il lut ou fit mine de lire une ou deux pages. Puis il alla traîner sur le parking du côté de la « jardinerie », regarda les sapins frais tranchés, emmaillotés de résilles qui leur donnaient l'aspect de filets d'oignons géants. La jardinerie était le seul

éviter les secousses. La sirène m'étourdissait et j'avais l'impression d'être dans un train, je ne sais pas pourquoi (ou peut-être la distance dans le temps me fait confondre les perspectives). *Je me vois* maintenant dans ce train qui, une fois l'«incident voyageurs» terminé, sans qu'aucune information soit donnée, passa les deux tunnels, traversa la frontière, gagna l'Italie par la région des lacs, entra dans des vallées plus douces, un paysage de collines et de plaines, Milan le lendemain matin, la Lombardie. À Milan, le lendemain, il y avait du soleil.

Moi aussi, j'avais l'impression de quitter la montagne. Je me demandais pourquoi la lampe était aussi forte au-dessus de ma couchette (Jean-Marc m'a dit que je me plaignais de la lumière et qu'ils baissèrent l'intensité de l'éclairage dans l'ambulance), j'avais à peine conscience des visages penchés sur moi ; je croyais traverser la montagne, atteindre la plaine. J'entendis le mot « hémorragie ». C'est un de mes derniers souvenirs avant de perdre conscience. Les ambulanciers disaient que des voitures étaient bloquées sur le bord de la route. Il y avait des camions de travers. La densité du grésil augmentait. Le centre de la chaussée se couvrait de neige molle. On conseillait aux routiers de s'arrêter et de passer la nuit dans leur véhicule. Avant de sombrer, j'entendis le chauffeur dire : « On ne va jamais y arriver. »

Après, je ne sais pas.



Dominique Barbéris
La vie en marge

Cette édition électronique du livre
La vie en marge de Dominique Barbéris
a été réalisée le 9 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070143535 – Numéro d'édition : 260210).

Code Sodis : N59704 – ISBN : 9782072524103
Numéro d'édition : 260212.